

## La culture générale comme socle identitaire

Gabriel Attic

Être instruit et cultivé ? A quoi ça sert ? On a tout sur la toile. En un clic, on a accès à toutes les ressources. La culture générale est une matière fossile appartenant à un passé révolu.

Cette constatation lapidaire révèle une vision partielle de la notion de culture. La société n'a pas su présenter aux jeunes ce qu'est, en profondeur, le fait d'être cultivé comme mode de vie. La culture G, c'est bon pour « Questions pour un champion » animée par Julien Lepers. Réduire la culture générale au comportement d'un élève scolaire qui apprend bien ses leçons est insuffisant.

L'oubli de ce qu'est la culture générale est révélateur d'un malaise plus profond dans notre civilisation. Le désarroi dans lequel est tombé l'humain du XXI<sup>e</sup> siècle tient à la perte fondamentale de son identité de terrien d'un triple point de vue : culturel, cultuel et naturel.

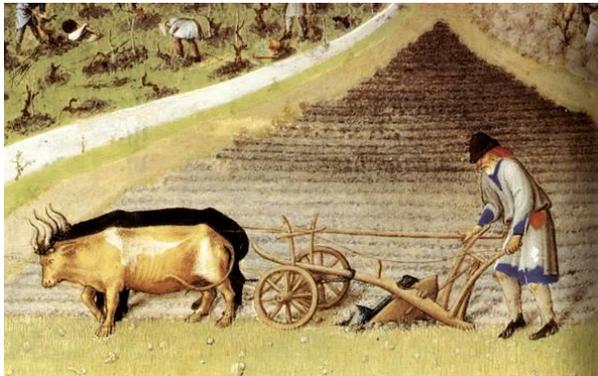
La culture a perdu ses assises profondes : elle rime avec les savoirs pluri-disciplinaires. Un étudiant en école d'ingénieur qui a une bonne culture générale récite par cœur toutes les capitales du monde, débite d'une traite tous les éléments du tableau périodique de Mendeleïev, a une mémoire immédiate de tous les repères chronologiques de l'histoire occidentale. Il peut parler de tous sujets dans un cocktail mondain pour briller en société. Bref, c'est une machine à savoir, un central de big data, un sachant.

Mais il ne sera jamais savant.

Pour l'être, il faut revisiter ce que veut dire le mot « culture ». Ôter la gangue qui recouvre le mot et lui redonner son éclat premier ; nettoyer le mot de la patine qui le recouvre par l'usage des siècles, afin qu'il brille comme au premier jour. Le même mot « culture » est utilisé pour parler du travail agricole et de l'activité intellectuelle.

Est-ce un hasard ?

Les grammairiens étaient-ils à court d'idées ?



Si ce mot contient au moins deux sens dans l'usage commun, c'est qu'une association est possible : un sens enrichit l'autre. Les Romains sont des hommes de la terre. La sédentarisation a favorisé le travail des champs. Les étapes agricoles du labour de la glèbe entrent en résonance avec la tâche de l'intellectuel. Pour produire de beaux légumes, il faut être en accord avec le sous-sol : labourer, retourner la terre, casser les mottes, préparer le terrain en ôtant les mauvaises herbes ; on ne peut progresser intellectuellement si on n'accepte pas la remise

en cause de ses acquis, si on ne fait pas de place pour accueillir du nouveau sur un terreau disposé favorablement. La méfiance vis-à-vis des idées neuves ne peut constituer un sol préparatoire faste. Deuxième étape : il faut ensemer. Analogiquement, il faut recevoir un apport extérieur et le recevoir dans une écoute attentive pour que celui-ci puisse trouver une place. Troisième étape : la mort de la graine est la condition indispensable à la germination. L'acculturation nécessite d'accepter de mourir à d'anciennes idées pour renaître avec une vision transformée du monde. La plante pousse, la tige fragile est assistée d'un tuteur et protégée des prédateurs. Lorsque nous sommes bouleversés par des idées neuves qui chamboulent notre quotidien, une période d'adaptation permet de consolider ce nouveau regard avec l'assistance d'aînés placés sur notre chemin. Puis la tige croît, se fortifie, devient un arbre à la frondaison généreuse. Nous grandissons et un jour, d'autres viennent se réfugier sous notre ramage pour être nourri. La culture n'est donc pas du stockage de données mais bien une véritable métamorphose intérieure de tout notre être.

L'intellect n'est pas dissociable du reste de notre organisme. Les Anciens le savaient : *mens sana in corpore sano* (un mental sain dans un corps sain). Cet adage reprenait les propos de l'illustre Thalès de Milet : τίς εὐδαίμων; ὁ τὸ μὲν σῶμα ὑγίης, τὴν δὲ ψυχὴν εὐπορος, τὴν δὲ φύσιν εὐπαιδευτος (Qui est heureux ? Celui dont le corps est en bonne santé, dont l'âme est ingénieuse et dont la nature est cultivée). Le sens profond de cette maxime renvoie à deux notions développées dans la *vacuité* au sein du bouddhisme : l'impermanence et l'interdépendance. Le mot *euporos* (εὐπορος) signifie l'action utile de passer d'un point à un autre, autrement dit le mouvement. L'homme ingénieux est en perpétuel mouvement dans son esprit pour associer des notions de façon causale ou acausale. Le mot *eupaidentos* (εὐπαιδευτος) contient le même préfixe *eu* (bon, utile) avec un radical qui renvoie à la *paideia* : c'est le mot désigné par « culture » chez les Romains. En latin, le mot résonne de façon bucolique. En grec, il est associé à l'enfant *pais*, *paidos*. L'homme cultivé est curieux comme un enfant, il pose des questions, il est avide de comprendre le monde et son environnement. Il est connecté, en interdépendance avec tout le monde, c'est une éponge. Il est encore très perméable aux injonctions de l'inconscient. Mais le mot « heureux », en grec, signifie être connecté à une guidance intérieure (un *daimon*, un esprit, un ange-gardien). Il nous rapproche d'une dimension religieuse.

Pour donner un sens à sa vie ou simplement pour mieux vivre, l'homme moderne est en quête de valeurs spirituelles.

Les autorités religieuses proposent les voies confessionnelles pour remplir les églises, les synagogues ou les mosquées. Le besoin de protéger et de répandre les institutions religieuses ne conduit qu'à renforcer le fondamentalisme des monothéismes au sein de la masse, au lieu de creuser la nature de la perte identitaire européenne pour mieux comprendre le mystère caché derrière les instances de la religion. La spiritualité masquée derrière les trois monothéismes est engrammée dans des pratiques que nous avons perdues en occident et que nous sommes allés chercher en orient où des traditions millénaires sont conservées. Si nous pouvions les retrouver, le besoin de sacré serait comblé. Il s'agit d'entrer en silence en nous-même. Le psalmiste le chante : « J'ai apaisé et mis en silence mon âme » (Ps 131, 2). Le mot qu'on peut traduire par « faire taire » est une vieille racine sémitique (𐤓𐤕 et 𐤍𐤁 en paléo-hébreu) qui signifie « l'eau qui coule ». Ecouter le son d'une fontaine apaise l'âme par le mouvement de l'eau, par la fraîcheur de la source et le calme d'une eau soumise à la gravité terrestre. Cette tranquillité était l'état intérieur à acquérir de tous ceux que les Anciens désignaient comme les amoureux de la sagesse (philo-sophes). La tranquillité (sérénité ou paix) de l'âme est un mot technique, *hēsuchia* (ἡσυχία) qui renvoie à un ensemble de pratiques auxquelles un impétrant était initié. Mais le sens de ce mot s'est perdu et les traducteurs l'ont rendu de façon neutre par « vie philosophique ». Les philosophes ont désigné après Platon et Aristote des intellectuels de la pensée rompus à l'art de la dialectique. Mais, à l'origine, les philosophes savaient descendre dans le silence pour se connecter à l'autre côté du miroir : ils étaient des médecins, des prêtres, des savants... des êtres connectés à l'âme humaine et à la nature.



La société a pris conscience de l'état de délabrement de la planète Terre souillée par les continents déchets dans le pacifique nord. L'état de la couche d'ozone explique en partie le réchauffement climatique. L'exploitation du sous-sol a vidé les réserves d'hydrocarbure. Les polluants rejetés dans l'atmosphère, la disparition des forêts (poumons de la planète), l'extinction de certaines espèces animales vont précipiter notre fin. Stephen Hawking a estimé que d'ici 2600, l'humanité pourrait complètement disparaître à cause de l'accroissement de la population et de l'augmentation de la consommation d'énergie. Les politiques de développement durable ont alors

le vent en poupe. Il faut rééduquer l'homme en matière d'environnement. Cette nécessité repose sur un oubli. Les Anciens n'avaient pas de problème écologique, car leur vision du monde intégrait l'environnement. L'homme n'était pas un exploitateur cupide des richesses de la planète mais un habitant honorant la planète qui l'abrite. GAIA (la Terre, en grec) était chez les Grecs le support de projection d'une déesse primordiale dans le cosmos. Son nom faisait l'objet d'un jeu de lettres : en combinant les lettres du mot autrement, on obtient : AGIA, qui veut dire sacré. La Terre-mère est sacrée, elle doit donc être apprivoisée, sinon son déchainement pourrait signer notre extinction.

En redonnant vie à ce qui est ancien dans notre modernité, cette plongée dans le passé nous permettrait de s'ancrer dans une vision pleine de sens sur ce que nous sommes, à savoir non des individus perdus dans le cosmos infini mais des habitants d'une planète abritée dans un système solaire qui tourne au sein d'une galaxie. Comment retrouver ce qui est perdu ? Comment réinvestir l'identité profonde de ce que nous sommes ?

Plonger dans les racines de notre culture permet de remonter le temps vers un âge premier. Pour ce faire, il faut cesser de distinguer âme et corps, esprit et matière. Il faut retrouver son entièreté d'humain. Cette conception holistique est aux antipodes des habitudes universitaires. L'objectif : retrouver la quintessence de choses.

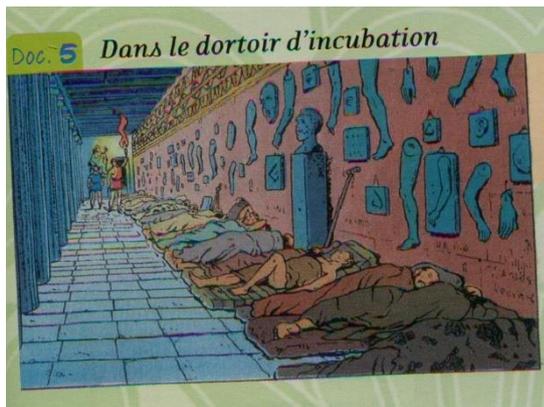


Le mot quintessence (cinquième essence) renvoie analogiquement à une lettre de l'alphabet, la cinquième : le E (epsilon en grec ou hé ה en sémitique). Cette lettre renvoie au sacré (le signe hiéroglyphique de la position de l'orant, ci-contre), puisqu'elle code le dieu Apollon chez les Grecs et le tétragramme (יהוה et אַיָּהוּ en paléo-hébreu : ce qui signifie littéralement, « la force est dans l'inspir associé à l'expir ») du mot Dieu en hébreu biblique. En effet, la lettre E était gravée dans le sanctuaire d'Apollon à Delphes : dans la numération d'alpha à théta, epsilon occupe une position médiane, à l'image du soleil, ce feu central dans l'univers. Le fils de Zeus et Létô est le conducteur du char d'Hélios et il investit les fonctions solaires de force émettrice, magnétique et centralisatrice. Pour découvrir la conception héliocentrique de l'univers, il fallait accepter de monter vers le monde des dieux, en quittant la demeure des hommes ; dit autrement, il faut accepter de se remettre en cause sur notre vision du monde en embrassant un autre référentiel. Sur Terre, l'impression est donnée que le Soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest. Si j'accepte de passer de l'autre côté du miroir – si j'accepte de sortir de mon conditionnement terrestre – je franchis l'espace/temps terrestre et je prends conscience que la rotation d'ouest en est (sens trigonométrique) explique, qu'à un point donné du globe, l'impression du lever et du coucher de l'astre central dans le sens contraire. De ces nombreuses observations, les Anciens ont déduit que l'apprentissage est à deux degrés : le savoir transmis selon un certain référentiel et la connaissance transmise selon un autre référentiel. Le savoir n'est que du contenu d'informations ; la connaissance est une métamorphose qui m'oblige à sortir de mon conditionnement pour m'éveiller à autre chose. Le géocentrisme était un savoir, objet d'une transmission écrite ; l'héliocentrisme était une connaissance (d'un autre ordre), objet d'une transmission orale de maître à disciple dans le secret des sanctuaires. Le candidat devait suivre tout un périple pour arriver à cette illumination céleste du fonctionnement de l'univers.



Il devait passer par les étapes de ce qu'on a appelé « culture » dans le premier volet de notre triptyque : labourage intérieur en vue d'exhumer ce qui est dans l'ombre, écouter pour accueillir le nouveau, mourir à soi-même pour renaître à une autre vision du même monde, grandir dans cet éveil. Ces étapes sont celles du candidat, lorsqu'il franchit les portes du sanctuaire d'Epidaure<sup>1</sup>. La purification des eaux, les soins du corps, l'endormissement dans le dortoir, le repos du corps et la tranquillité de l'âme. L'écoute du message des dieux au réveil. Le parcours labyrinthique dans les caves de la tholos, avant de découvrir le secret du pavement mosaïqué. Le temps d'incubation dans

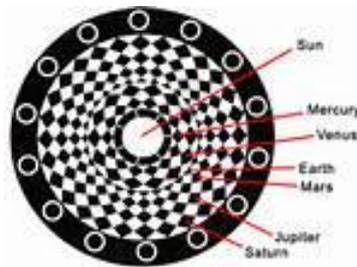
<sup>1</sup> Voir les travaux d'Altani, chercheuse athénienne : <http://www.altani.gr/english/>



le dortoir est essentiel, car il permet de passer de l'autre côté du miroir. Les songes permettent de franchir l'espace/temps et de se mettre à l'écoute des dieux<sup>2</sup> (autrement dit de l'inconscient neutre<sup>3</sup> dans notre culture laïque). Dans une conception holistique de l'homme, les rêves sont aussi importants que l'apprentissage en période éveillée. Le grand Solon à Athènes ou le grand Lycurgue à Sparte ont reçu les intuitions de leurs réformes législatives dans des visions nocturnes. Plus proche de nous, Descartes a reçu l'injonction d'écrire le *Discours de la méthode* à la suite d'un rêve. Peu de gens le savent, ayant fait de

ce penseur français le père du rationalisme, à l'instar d'Auguste Comte. Nous passons la moitié de notre vie à rêver et nous ne faisons rien de ce magistral potentiel que les Anciens ont exploité. Pourquoi ? Nous avons perdu la connexion à notre cerveau droit. Cette même perte explique que nous ne regardons plus le ciel.

Les Anciens étaient fascinés par le ciel. Ils ont consigné sur des tablettes des milliers d'heures d'observation : les éphémérides. Ils connaissaient l'orbite elliptique des planètes autour du Soleil, le phénomène de la précession des équinoxes. Mais ils avaient réservé cette connaissance à un éveil initiatique d'ordre thérapeutique. Dans les sanctuaires, on apprend que pour atteindre le Soleil qui nous réchauffe et qui nous éclaire, il faut accepter de passer par la Lune et les autres planètes comme autant de couches sombres à traverser avant d'atteindre le feu. Le ciel offre une leçon de vie : la lumière se trouve au bout du tunnel de l'ombre ; notre ego ne doit pas se prendre pour le Soleil (inflation) mais orbiter autour du Soleil que les Anciens désignaient comme un dieu, un *daimon*, un esprit. Un homme heureux (*eudaimôn*) était un homme connecté à son *daimon* qui l'éclaire sur son chemin de vie<sup>4</sup>. Le pavement de la tholos d'Epidaure (image ci-contre) présente la vision héliocentrique du cosmos grec. Cette connaissance s'est perdue, lorsque la chaîne de transmission orale de maître à disciple s'est interrompue à la fin de l'Antiquité. Cette mise en oubli a été une régression, puisque l'Eglise n'a gardé que l'astronomie à vue géocentrique de Claude Ptolémée... Le savoir, au détriment de la connaissance, alors que nous avons besoin des deux.



La grande erreur de notre siècle est d'avoir réduit la culture au premier degré : le savoir. La connaissance est un degré enfoui dans l'oubli. Le patrimoine de l'humanité s'est construit à moitié, depuis la Renaissance. Est-il possible de revenir en arrière ? De retrouver cette entièreté...

Le défi actuel est de mettre fin à notre quête identitaire en réinvestissant la moitié qui nous manque : se connecter à l'autre côté du miroir en exploitant nos potentialités endormies. Bref, se brancher à notre intuition.

L'Education occidentale hypertrophie les étudiants au niveau du cerveau gauche, dit autrement, n'exploite qu'une partie de leur fabuleux potentiel : l'art de raisonner, la logique, l'usage de la pensée dialectique. Sont passées, dans un oubli, les aptitudes à l'intuition, au ressenti et aux émotions, ce qu'on appelle rhétoriquement le cerveau droit. Un bon chercheur et un bon ingénieur se doivent d'être aussi bien irrigués dans les deux hémisphères. Le pilote Sully (Chesley Sullenberger, ci-contre)

<sup>2</sup> Voir les travaux du regretté Pierre SINEUX, *Amphiaraios, guerrier, devin et guérisseur*, Paris, Les Belles Lettres, 2007 (p. 159-208).

<sup>3</sup> Bruno TRAVERSI & Alexandre MERCIER (éds.), *L'arrière-monde ou l'Inconscient neutre*, Avion, Editions du Cénacle de France, 2018.

<sup>4</sup> Marcel DETIENNE, *La notion de Daimôn dans le pythagorisme ancien. De la pensée religieuse à la pensée philosophique*, Paris, Les Belles Lettres, 1963.

a réussi à sauver son avion, l'équipage et les passagers, en se connectant en quelques nano-secondes – et ce, sans céder à la panique – à son intuition, au lieu de passer des heures à compulser le manuel de navigation.



Nous avons oublié le sens profond du mot culture. Le double sens du mot – culture intellectuelle et culture des champs – permet de dresser une constellation de significations. La conclusion est simple. La culture générale repose sur une double démarche : savoir et connaissance. D'une part, le savoir est l'acquisition d'informations. D'autre part, la connaissance est cette aptitude à ressentir les choses pour se laisser transformer de l'intérieur. D'un côté, nous avons la démarche dialectique qui prend de la distance avec l'objet. De l'autre, nous avons la démarche analogique qui modifie l'objet par une observation subjective. L'entrée dans la symbolique est une des pistes de l'analogique. On redonne ainsi de la cohérence au monde. Le savoir aborde l'infinité du monde. La connaissance redonne sens à son unité. Nous avons besoin de ce double regard.

Aujourd'hui, par exemple, nous parlons de la « matière ». Nous décrivons ses propriétés physiques. Nous menons des expériences en laboratoire pour démontrer quelques-uns de ses aspects. Mais le mot « matière » reste un concept purement sec, inhumain et purement intellectuel, qui n'a aucun sens psychique pour nous. Combien différente était l'image archaïque de la matière, la Grande Mère, qui pouvait embrasser et exprimer le sens affectif profond de la Terre Mère. Ce dernier aspect est à reconquérir, si on veut donner à nouveau ses lettres de noblesse à la culture, telle que les Anciens la comprenaient et la vivaient.

La culture réellement comprise n'est pas seulement un mode de vie (*a way of life*). Elle s'établit comme un pouvoir qui canalise les pulsions instinctives et les émotions de la mentalité collective. Une culture naît lorsque des hommes ne se rassemblent plus seulement parce qu'ils sont en relation biologique étroite mais parce qu'ils développent une activité qui établit un lien durable entre les participants. Un sentiment communautaire grandit et des valeurs associées aux partenariats vont construire une culture bâtie sur une langue commune, des règles de bien-vivre au service du collectif. Un être humain va devenir une personne en investissant des fonctions dans le groupe qui fonctionne alors comme une matrice. Le psychisme collectif va jouer ainsi le ciment subtil et invisible d'un pays, d'un peuple. Si on supprime la culture d'une civilisation, on porte atteinte à la matrice d'un peuple, c'est-à-dire à ses valeurs fondatrices, à ses références, à ses mythes, à ses représentations, à ses symboles, à ses cultes, à ses croyances... bref, à son identité.